

Programme Commun

## EN MANQUE

MISE EN SCÈNE VINCENT MACAIGNE / THÉÂTRE DE VIDY

« Une performance théâtrale et plastique mettant en scène une jeunesse aussi mélancolique que révoltée contre la collusion de l'art, du pouvoir et de l'argent et pour qui la violence n'est qu'un des modes de l'abandon. »

## TENTATION DU NIHILISME

— par Augustin Guillot —

Il existe un tableau de Poussin qui représente un paysage d'Arcadie baigné de lumière. Mais au centre de la composition, comme une trouée, la présence d'un tombeau.

Et en entrant dans ce tombeau, peut-être trouverions-nous quelque chose comme la scénographie de cette pièce : dans un cul de vallée, une galerie d'art, close sur elle-même, où nous pouvons contempler les sanglantes décapitations du Caravage. En haut, dans l'air limpide et transparent des sommets, l'indifférence et l'innocence, à l'image de ces bergers d'Arcadie regardant avec une curiosité exotique ces allégories du Monde et de l'Histoire. C'est là qu'une figure christique intervient. Une fille d'en haut décide de descendre dans la vallée, d'entrer dans le tombeau. « J'aurais aimé étreindre le monde, en son entièreté, et le sauver par un éclat de rire », profère-t-elle. À défaut de le sauver, Colomb et Magellan sont invoqués, eux qui

sont partis dans l'espoir de détruire la clôture du monde. Quête impossible, mais à laquelle fidélité est due, car comme elle l'affirme « mon rêve du monde doit être plus grand que le monde ».

“

La haine n'est-elle pas un immense cri d'amour ?

Impossible, et ici pas même d'Amérique pour donner quelque illusion, mais plutôt le désarroi d'un tard-venu, à l'image de ce Bouvet de Lozier qui, un jour de 1738, s'orienta plein sud à la recherche des mythiques terres australes, et ne découvrit que des morceaux de banquise errants. Si « la terre est changée en un cachot humide » (Baudelaire), si l'étreinte est restée vaine, alors demeure la tentation du nihilisme : saccage de la galerie dont les ruines deviennent un avant-poste de la fin du monde. Autant dire aucune quiétude ni béatitude dans

cet immense cri d'amour qui ne se départ jamais de la violence d'un cri de haine. Squames grisâtres sur les murs décrépis de la scène, corps suppliciés du Caravage, chair à la fois si proche et si faible. Le monde, le plus proche donc, ce qui se renifle et qui suinte ; mais le plus lointain, ce avec quoi nous ne coïncidons jamais tout à fait, à côté ou déjà au-delà de nous, le monde, ce pour quoi nous le haïssons, quelque chose dont la beauté se refuse à nous. Mais la haine n'est-elle pas un immense cri d'amour adressé au monde, et auquel le monde n'a pas répondu ? Et si, au regard des précédentes pièces de l'artiste, l'édifice peut sembler ici plus branlant, c'est aussi cette perte de monumentalité qui émeut, une œuvre précaire et défailante comme le monde qu'elle souhaite étreindre. « Renoncer à son propre héroïsme », entend-on quelque part dans la nuit.

*Vu au Tandem (scène nationale d'Arras/Douai) en janvier 2017*

## FOCUS — PROGRAMME COMMUN

Programme Commun

## MOTO-CROSS

CONCEPTION &amp; CHORÉGRAPHIE MAUD LE PLADEC / THÉÂTRE SÉVELIN 36

« Moto-Cross est une auto-fiction qui met en perspective les questions de la chorégraphe à partir de souvenirs, d'expériences, de récits de vie qui constituent le sous-texte de cette « légende » personnelle. »

## CE SOIR ON SORT, ON OUBLIE TOUT

— par Floriane Fumey —

Alertes contre les infrabasses et les lumières stroboscopiques avant d'entrer. « Moto-Cross » sera un spectacle qui pulse : rythmes cardiaques et musicaux de la danseuse, du DJ et du spectateur. On pénètre dans la salle comme on entrerait dans le hall d'une foire de motos.

Au centre, un podium blanc étincelant sur lequel trône un motard en combinaison bleue complète. À l'angle du dispositif quadrifrontal, DJ Tiné, maître de la discographie, est installé sur sa plate-forme, table de mixage et micro à portée de main. Nous sommes dans une arène où un adversaire en combinaison rouge aurait tout aussi bien pu débarquer. Mais sous ses protections, Maud Le Pladec marque la cadence soutenue de mouvements d'épaules et « roule littéralement des mécaniques ». Elle fait le tour du plateau en toisant lentement le public. À l'inverse, celui-ci a la sensation d'une caméra qui tournerait autour d'elle en contre-plongée. Sentiments de puissance, de vitesse, d'euphorie et de liberté traversent alors le ring : la moto roule à une allure folle et la voix de Bibi Flash résonne à fond - « Ce soir on sort, on oublie nos galères, ce soir on

sort, on oublie tout ». Retour à l'adolescence, à son besoin d'ivresse et de liberté, les images s'affrontent, entre confession et caricature. On aurait presque envie de se lever pour se joindre à elle dans cette danse cathartique, car une chose est sûre, l'incroyable pouvoir subversif du temps : « Enfant, je danse sur les musiques pop de la discomobile de mon père, je suis peinte en tutu rose sur la portière de sa camionnette, je cours de galas en compétitions de moto-cross. Mon père aime la danseuse qu'il a fait peindre sur sa camionnette et j'aime que mon père l'aime. »

“

Une étrange autofiction

« Mon père m'a inscrite à la danse et a poussé mon frère à faire du moto-cross », commence-t-elle. Ce premier souvenir sonne comme une tendre revanche sur le passé. On voit même en DJ Tiné la figure du père, ancien DJ qui l'a initié au disco. Pourtant cette piste est vite abandonnée pour sillonner les méandres de sa mémoire. Avec l'aide de Vincent Thomas-set pour les textes, Maud Le Pladec a composé une étrange

autofiction, puzzle chorégraphique, musical et théâtral où les tubes de la French touch côtoient les danses urbaines. En toile de fond, la techno et l'electro arrivent en France depuis Chicago et Détroit, les raves débarquent après leur interdiction par Margaret Thatcher lors du Second Summer of Love, fameux été 1988 de la fermeture des mines, et la guerre froide. Or, la crise, les guerres, Daft Punk comme le waacking font étrangement écho à aujourd'hui... Alors qu'en est-il ? Souvenirs décousus ou mise en scène du monde de la nuit ? Improvisation ou chorégraphie ? Nostalgie du passé ou désespoir du présent ? La superposition de lumières stroboscopiques bleues puis blanches, créée par Eric Soyer, donne vie à un être de la nuit tentaculaire et phosphorescent qui se déchaine désespérément jusqu'à l'épuisement. Mais les ruptures de rythme brutales laissent une impression frustrante d'abandon de toutes les pistes amorcées. Mêlant intime, politique et souvenirs, Maud Le Pladec se met littéralement à nu. On finit par se dire que, pour saisir le sens de tout ça, il n'y a qu'une solution : plonger avec elle tête la première dans cette brume.

*Vu aux Substances (Lyon) en février 2017*

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« De la démocratie en Amérique » © Guido Mencari

Programme Commun

## DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

CONCEPTION ROMEO CASTELLUCCI / THÉÂTRE DE VIDY

« Avec "De la démocratie en Amérique", spectacle en tableaux sans lien explicite avec le titre, Romeo Castellucci part à la découverte d'une fête oubliée, d'un rite non encore nommé qui pourrait devenir le pendant du politique humain. »

## LA TERRE PROMISE

— par Marie Sorbier —

« Se reposer ou être libre, il faut choisir. » On peut se demander si cette maxime de Thucydide ne s'applique pas autant au metteur en scène qu'au peuple de défricheurs dont parle Alexis de Tocqueville dans son célèbre essai. Car Romeo Castellucci ne se repose pas, ni sur ses lauriers, que l'on sait nombreux, ni sur les rouages efficaces de l'art dramatique. Il va dans le dur, convoque les Muses obscures de l'inspiration et se confronte obstinément à la rugosité de sa liberté.

Et comme toujours, le maître italien des plateaux exige du public dévotion et engagement. Le théâtre n'est pas le lieu où l'on apprend dans l'attitude passive de l'oisillon qui attend la becquée mais le lieu où tout se crée ; où la possibilité du jamais vu et donc du jamais pensé peut prendre corps. Le théâtre est un temple et ses oracles ne parlent jamais distinctement. Ici, le spectateur travaille et déchiffre ; son inconscient aussi. On sait les Castellucci, sphinx des temps modernes, friands d'énigmes. Nous voilà donc au cœur de ce territoire vierge à conquérir, partageant les troubles d'un couple de puritains déchirés entre leur observance des dogmes, le gouffre de solitude de la foi et les besoins basement humains du quotidien : « Du fer et des semences ! » La faim conduit au blasphème, la chair est faible et Dieu semble parfois distraire trop longtemps. Évidemment, il n'est pas question de didactisme ou de message à faire passer, ni de réalité historique à revisiter. Tocqueville est un point de départ théorique, certains pourront parler de prétexte, mais c'est plutôt de l'ordre de l'héritage commun, une pensée partagée, un socle sur lequel on s'appuie avant de s'élaner. Peut-être d'ailleurs est-il plus pertinent d'envisager ce voyage scénique comme une lecture

à nouveau de la notion de sacrifice dans l'Ancien Testament, incarné par la figure patriarcale d'Abraham. Par amour de Dieu, il accepte de conduire son fils Isaac sur l'autel et de Lui offrir sa vie. La présence sur scène de ce bras meurtrier mécanique comme un leitmotiv entêtant semble signifier que l'intervention divine en faveur de la vie n'efface pas l'acceptation aveugle de la mise à mort. À moins que nous ne parlions finalement que de ces Indiens dont l'acculturation progressive conduira la peau entière à muer, rappel douloureux des scalps dont la présence irrigue les 2 h 20 du spectacle. Perdre sa peau pour la sauver ou changer de peau pour s'adapter au nouveau monde. S'ensuit une litanie d'images qui s'unissent non par le sens mais par leurs liens intrinsèques au sacré. À la manière d'Aby Warburg et de son Atlas mnémotique, ces formes juxtaposées se mêlent et se rejettent, communiquent, crient, interrogent, se révoltent, vivent de leur vie propre et créent ensemble une cosmogonie nouvelle. Ces tableaux, magnifiés par le travail du son ciselé et mystérieux, engendrent une cérémonie païenne, un rite ancestral agissant, une convocation aux fêtes dionysiaques qui se jouent et qui demandent que l'on accepte de lâcher sa raison pour être initié aux mystères. Il est libre, Romeo. Fatigué aussi comme pouvaient l'être ses machines dansantes dans son « Sacre du printemps », comme ses pattes de cheval motorisées ici ou la cage thoracique d'Agamemnon dans l'« Orestie », comme ces cris silencieux qui déchirent dans une transe hallucinée son théâtre et le consacrent comme un des créateurs les plus puissants de la scène contemporaine.

*Vu au DeSingel (Anvers) en mars 2017*

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER